

Gor Ur - Le dieu que vous aimerez haïr

Patrick Cintas

pcintas@ral-m.com - 06 62 37 88 76

Le dieu que vous aimerez haïr

Le Gorille Urinant

Dans ce monde d'aujourd'hui,
on ne peut dissocier *le sentiment et la politique*.

Charles de Gaulle

Ainsi, ce roman pourrait s'intituler « Le Sentiment et la Politique », mais
« Le dieu que vous aimerez haïr » est un meilleur choix.

SOMMAIRE

LE DIEU QUE VOUS AIMEREZ HAÏR	3
Introduction	6
Pénétration du sujet	6
C'est l'auteur qui vous parle	6
Développement	8
Travail de l'Intérieur	8
C'est le lieutenant Arto Lafigougnasse qui parle	8
Chapitre premier	8
Chapitre II	15
Chapitre III	19
Chapitre IV	25
Chapitre V	30
Chapitre VI	35
Chapitre VII	43
Chapitre VIII	49
Chapitre IX	56
Chapitre X	63
Chapitre XI	68
Chapitre XII	71
Chapitre XIII	76
Chapitre XIV	80
Chapitre XV	85
Chapitre XVI	89
Chapitre XVII	94
Chapitre XVIII	99
Chapitre XIX	106
Chapitre XX	110
Chapitre XXI	115

Gor Ur - Le dieu que vous aimerez haïr

Chapitre XXII	119
Chapitre XXIII	124
Chapitre XXIV	128
Chapitre XXV	133
Chapitre XXVI	137
Chapitre XXVII	141
Chapitre XXVIII	146
Chapitre XXIX	152
Chapitre XXX	158
Chapitre XXXI	162
Chapitre XXXII	166
Chapitre XXXIII	170
Chapitre XXXIV	175
Chapitre XXXV	178
Chapitre XXXVI	180
Conclusion	187
Le plaisir retrouvé	187
On la ferme !	187

Introduction

Pénétration du sujet

C'est l'auteur qui vous parle

Entités en jeu dans cette histoire :

Les Goruriens – avec Roger Russel dit Rog Ru, soit à l'envers Gor Ur, le **Gorille Urinant** – du Parti de l'Urine. Ennemi du Métal. « Je pisse sur le Métal ! » exulte Roger Russel.

Le Métal – avec K. K. Kronprinz, dit K.K.K. – Parti du Métal. Ennemi des Goruriens. « L'Urine trempe le Métal, se réjouit K.K.K. Ah ! Ah ! Ah ! »

La Police nationale – avec notamment le narrateur de cette histoire, le lieutenant Arto Lafigougnasse, mais aussi Kol Panglas, capitaine, Sally Sabat, juge d'instruction, etc.

Et bien sûr le Front National – avec Marine et son papa.

Sans oublier le terrible Pedro Phile qui agit seul, sans parti, bien qu'il prétende être adhérent au Parti Socialiste.

Quelques personnages se sont perdus en route... mais on les retrouve à la fin, en conclusion.

La parole est au lieutenant Arto Lafigougnasse :

« Et après cette introduction par pénétration, ce qui pose la question du choix du trou, voici le travail de l'Intérieur puis l'éjaculation euh... la conclusion.

Gor Ur - Le dieu que vous aimerez haïr

Howl à côté c'est du gnangnan. Mais faut dire que ce que j'ai à dire est beaucoup plus actuel. On est en France, merde ! »

Développement

Travail de l'Intérieur

C'est le lieutenant Arto Lafigougnasse qui parle

Chapitre premier

Il était une fois un lieutenant de police qui s'appelait Arto Lafigougnasse. 43 balais et un manche. Et pas d'cul ! Non, c'est vous qui n'avez pas d'cul. Arto Lafigougnasse c'est moi, que je raconte cette histoire. Et sur qui ça tombe, sur moi ! Un mec empalé. J'vous explique : avec un truc dans l'cul. Que ça lui faisait mal. Mais il disait rien parce qu'il était mort. Moi je le regardais en professionnel et j'essayais de pas souffrir à sa place. Et j'écoutais le témoignage de celui qui nous avait appelés :

— Ah ben merde ! J'vois un nouveau panneau. Vous savez... dans l'genre qui fait peur et qu'on s'en fout... mais c'qui m'a intrigué, comme ça, tandis que j'arrivais, c'est qu'il avait pas d'lumières pour clignoter. Ah que j'me dis ! Ils font plus les choses comme avant...

— Zêtes du Front National... ?

— Comment zavez d'viné ?

— Continuez...

— Les ceusses du FN on a l'droit d's'exprimer comme les autres, non ?

— Surtout quand on vous demande pas de vous exprimer, mais de témoigner...

— Oh là là ! Je témoigne ! Je témoigne ! Et que même j'en dis pas assez !

— Zavez cru que c'était un nouveau genre de signalisation...

— De celles qui font peur... Que je me dis : Qu'est-ce qui veut dire çui-là ? Ah ils t'en font des compliqués maintenant, que si t'as pas été à l'école assez longtemps pour t'en rendre compte, tu zy entraves queue dalle... Et donc j'arrive...

— Sur les lieux du crime...

— Que oui ! Que je sais pas s'il y en avait plusieurs, vu que pour moi, où c'était ça f'sait un et pas plus... Mais j'suis pas flic, moi...

— Ça s'voit...

— Ça s'voit aussi que vous l'êtes ! Ah mais dites donc ! Que ça vous va comme un gant !

Ce type me tapait sur les nerfs, mais c'était pas sur lui qu'il fallait taper. Et puis il était trop tôt pour taper.

— Et alors qu'est-ce que vous avez vu ? je demande.

— C'que vous voyez !

— Mais vous zavez pas regardé ailleurs, des fois queue... ?

— J'savais pas qu'il fallait ! Ah si vous l'aviez vu comme je l'ai vu ! J'm'arrête parce que le feu est au rouge... Un peu comme vous mais prêt à passer au vert...

— Encore une blague de ce genre et j'vous coffre... Vous vous arrêtez et... ?

— ...j'allume une clope. Comme la vitre est ouverte, je vois mieux.

— Y en a des comme ça... qu'il leur faut ouvrir la fenêtre pour mieux se rendre compte...

— Vous allez me parler de votre père... ?

Ce mec m'excite ! Je pose ma main sur son épaule, que c'est pas une main comme les autres. Y a toujours quelque chose dedans. Il ravale sa salive ou son vomi.

— Bref, qu'il continue, j'ai bien vu que le type vivait encore... Après un truc pareil ! On s'étonne...

— Et qu'est-ce que vous faites alors ?

— Qu'est que j'y fais, hé connard ! J'y parle ! J'y parle et y répond pas !

— Vous espérez une réponse... ?

— J'espérais rien ! Y avait du sang tout le long du poteau et ça f'sait tache sur le trottoir et même une petite rigole que moi, ça m'a pas fait rigoler.

— C'est vot' papa qui vous a appris à faire de mauvais jeux d'mots ?

J'aime pas menacer le client sur le plan intellectuel. D'habitude, j'utilise pas les grands moyens. Je m'en tiens au concret. Moi, les abstractions, je m'en passe. Ça fait marrer Sally Sabat, la jugesse d'instruction. Et ça amuse pas du tout Kol Panglas, que c'est notre chef à tous. Tiens, la voilà qui s'ramène. Le témoin des circonstances peut pas s'empêcher de siffler.

— Un coup, c'est du bon, qu'il dit en sourdine parce qu'il se doute que c'est pas une femme comme les autres, deux coups c'est du boudin...

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Sally en arrivant.

Elle sent le pet parfumé au n° 5. C'est toujours comme ça quand elle se lève de mauvaise humeur. En pleine nuit qu'il a fallu la réveiller. Et elle dormait pas avec un mec. D'ailleurs on sait pas avec qui elle dort. Personne n'a envie de le savoir.

— Vous disiez ? dit-elle au seul témoin visuel de l'affaire qu'elle va faire capoter parce qu'elle est con comme un balai.

Le mec se triture l'entrejambe en pensant que c'est pas ici sa place et qu'il aurait mieux fait d'en rester à sa première impression.

— Et c'était quoi votre première impression ? demande-t-elle.

— Il a cru voir un nouveau style de signalisation, du genre qui fait peur aux entrailles, précisai-je.

— Ah mais j'ai pas d'entrailles moi ! gueule-t-il aussitôt.

— Mais si, t'en as !

— On peut pas vivre sans entrailles, explique Sally.

— Que je peux ! Que je peux ! J'suis pas vierge, moi ! J'ai de l'expérience !

— Mais pas assez pour vous priver de faire l'intéressant parce que vous êtes tombé sur un truc exceptionnel qui attire les mouches comme si c'étaient des journalistes !

Ouhla ! La Sally, quand elle s'exprime, c'est dans le genre presse-citron. Et un citron, on en a tous un, n'est-ce pas ? Le type sait ça aussi. Il se dégonfle et montre ses mains.

— J'ai rien touché ! J'suis pas un pervers...

— Même que c'est pas toi qui a fait le coup, on sait !

— Et en plus j'ai rien vu d'autre...

— C'est toujours ça de moins à se mettre où que j'pense... susurre la Sally.

Elle réfléchit. Ça fait un bruit de slip qu'on remonte en toute discrétion.

— J'vous reconnais ? demande-t-elle.

Le type a envie de boire parce qu'il a soif que ça s'arrête. Il dit, si on peut appeler ça dire :

— Que je sache pas, non...

Par terre, y a du sang en pagaille. Même qu'il est coagulé. Y a des petites feuilles d'automne dedans, comme dans la confiture. C'qui est sûr, c'est que ce minable n'a rien vu d'autre : un inconnu grimaçant empalé pas tout seul sur le poteau d'un panneau de signalisation routière et même urbaine, que j'en suis à me demander pourquoi l'assassin l'a emporté dans sa précipitation.

— Ça, vous n'en savez rien, dit Sally.

— Moi non plus, dit le témoin.

— On va quand même fouiller vot' bagnole, que je dis.

Il s'en fout. Il met jamais rien dans sa bagnole, alors. Il dit ça avec ce petit air de mépris spécial flic qui provoque chez moi une envie d'en finir une bonne fois pour toutes que je retiens pour pas que ça me fasse des ennuis, comme dit Sally avant qu'on se mette vraiment au boulot. Là, visiblement, on a pas encore commencé.

— J'peux y aller ? demande le témoin.

— Faut d'abord écrire, dis-je. On parle et après on écrit, pas vrai madame la Juge... ?

— Même que des fois on cogne un peu ! plaisante-t-elle.

Elle fait pas toujours rire autant qu'elle veut, la Sally. Faut dire qu'elle est moche. Les mecs qui se transforment en gonzesse, c'est pas ça. Il reste quelque chose du mec chez cette nouvelle femme et moi, ça m'fait chier. Oh je chie pas tous les jours ! Avec Sally, on se voit peu. Mais un mec empalé jusqu'au cou et un panneau de signalisation manquant, c'est une bonne raison de se revoir et d'évoquer le passé. On se connaît depuis l'enfance...

— Alors écoute-moi, coco, que je dis au témoin... Tu vas suivre gentiment ce type qui a une gueule de con et un uniforme qui lui va comme un sac...

— D'accord...

— Il va te poser des questions que c'est les mêmes que je t'ai déjà posées, mais en plus calme, tu vois ?

— Je vois...

— Mais lui il est con. Il pose pas les questions.

— Il répond...

— T'as tout compris ! File !

Et le brigadier Laminouche l'emporte dans son camion. Qu'est qu'il va prendre ! Ça fait marrer Sally qui est d'ailleurs venue pour ça. Sinon elle vient pas.

— Dites donc, Arto, chaque fois qu'il se passe quelque chose d'exceptionnel, c'est sur vous que ça tombe...

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là... euh... Madame...

— Que c'est bizarre...

— Moi j'ai dit bizarre ?

Ah c'que j'aime la faire marrer ! Ça fait ressortir sa barbe. Comme ça, de nuit, avec un éclairage artificiel mêlé de lune, c'est d'un érotisme, ah ! Mais on a jamais couché. On a mangé, ça oui. Mais sur le plan conversationnel, pas plus. J'sais bien que les conversations, c'est juste pour se préparer à passer à l'acte, mais j'ai jamais agi avec elle. Juré ! Non mais ! Un mec-femme ! Et puis quoi encore !

— Vous me tenez au courant, Arto ?

Elle est déjà entrée dans sa petite voiture. Un coup d'œil sur les guiboles que c'est des guiboles de femme, je reconnais. J'en ai vu d'autres.

— Qui c'est ce mec ? dit-elle en refermant la portière.

En fait, je sais pas encore. Elle est partie. Pourquoi qu'elle est venue ? Allez savoir avec ce genre nouveau de l'espèce humaine...

— Qui c'est ce mec ? je demande au brigadier Laminouche qui revient de son camion.

— Un connard qui met jamais rien dans sa bagnole...

— Non ! Je parlais de l'empalé...

— Un arabe...

Il met jamais de majuscule aux Arabes, le brigadier. Il se demande même pourquoi on enquête. « Un de moins... » Il finit pas sa critique sociale. Faut dire qu'il en a pas les moyens. Il commence à critiquer et ça s'arrête en plein milieu, que c'est peut-être même pas le milieu ! Ensuite,

il agit. C'est un homme d'action. Lui et moi on est adhérent au Front National. Enfin, lui. Parce que moi. Ils ont créé un statut spécial pour moi : adhérent de cœur. Je vous explique ça en suivant, allez !

Chapitre II

Faut que je vous raconte ça ! M'en voulez pas si j'interrompe. Mais j'peux pas continuer comme ça sur ma lancée sans introduire des précisions personnelles que sans elles vous finiriez par ne plus rien comprendre à ce qui m'a poussé à écrire un polar plutôt qu'une autre connerie lisible par le plus grand nombre. Que nous autres, les flics, on est pas plus con que les autres. Mais jusqu'à quel point on est con, ça, c'est la question à un bâton. Et question bâton, on est des roues, personnes peut dire le contraire.

Donc j'avais un papa que plus con que flic tu pouvais pas trouver même si t'étais un gosse qu'aurait pas demandé mieux que de changer de milieu familial. Moi je demandais rien. Je jouais avec des noyaux d'abricots que j'usais sur le trottoir pour faire des sifflets que mon papa il en avait un pour faire la circulation. Même ma maman était pas une intellectuelle, alors. Et j'me souviens pas que mon frère ait une seule fois prononcé une solution à ses problèmes qu'il en avait beaucoup à se reprocher. De ma sœur je dirais qu'elle avait l'aspect de l'amour mais sans le charme des héroïnes des vieux films que j'aime encore au point de m'y abonner quand j'ai plus rien à boire. Voyez un peu l'ambiance... Pépé était communiste. Il travaillait dans la construction. Il a pas travaillé longtemps d'ailleurs. À cause du dos et aussi de la peau, qu'il en avait pas beaucoup. À vif qu'il était au moment de mourir. « Mon fils, avait-il dit à mon père qui l'était d'ailleurs pas (mais on se fait à tout, n'est-ce pas ?) tu travailleras dans un

bureau ! » Mon père il avait compris « tu travailleras dans un bureau ou tu travailleras pas » et il avait fait flic pour pas qu'on le prenne pour un faignant. Mais Pépé était mort avant, sinon ça l'aurait tué. C'est Mémé qui m'a confié ce secret de famille. « Ton père c'est pas ton père, mais ta mère, c'est ta mère... » J'ai tout compris en une fois. Pas eu besoin de répéter, la Mémé. Elle en serait morte aussi, je suppose. Je suppose d'ailleurs beaucoup depuis que je suis flic moi aussi. J'en suis arrivé à prendre les hypothèses pour des solutions. Il faut aller vite dans ce monde pressé ! Surtout quand on a pas envie de travailler.

Donc, en toute logique, que j'en manque pas comme vous l'avez pu constater depuis le début de ce polar véridique, j'adhère au Front National. Mon pote Pedro Phile me dit que je suis pas plus con qu'un autre, mais lui, il adhère pas, parce qu'il est socialiste et qu'il préfère attendre d'avoir d'aussi bonnes raisons que moi de donner ma voix à Jean-Marie Le Pen qui a fait la guerre d'Algérie uniquement pour le plaisir de donner raison à ses idées. Moi, j'admire le personnage. Je suis pas aussi expéditif que le brigadier Laminouche, mais j'ai bien travaillé le sujet en dehors de mes obligations scolaires que j'ai poussées aussi loin que j'ai pu en fonction des idées que j'ai héritées de mon père par la ligne indirecte des relations extraconjugales. J'ai même acheté une casquette authentiquement reproduite d'après le modèle nazi. Et j'ai un CD de chants que je comprends pas la langue mais que le sens m'échappe pas. La musique m'y aide beaucoup. Je mets la casquette en dehors des heures de travail et dans ma sphère privée. Les années passent. Pedro Phile, mon pote socialiste, attend.

Et puis, je sais pas ce qui m'a pris. Au commissariat, on désinfecte rien. On s'assoit sur les chaises qui ont servi à autre chose. On respire de toute façon le même air. Et on s'empoissonne de l'air du temps. J'étais donc un adhérent paisible du Front National quand le papa a été remplacé par sa fille. Un peu ce qui m'arrivait à moi, mais en plus grand ! Je m'avance, un jour de fête qu'on était plusieurs à se demander si Jeanne d'Arc avait existé ou si c'était une invention de la République, quand Marine, qu'elle

s'appelait déjà, peut-être parce que c'est son vrai nom, s'amène sur la pelouse avec son papa. Alors là, je m'arrête de parler pour rien dire et, la bouche grande ouverte comme si j'allais écouter avec la langue, je t'entreprends une érection que même le mot t'en donne pas une idée exactement proportionnelle à la quantité de jute qui s'est ensuite rafraîchie avec le mauvais temps qui menaçait. Jamais j'avais vu d'aussi près une femme qui ressemblait à une femme et qui en était une ! Pas comme Sally que j'arrive pas à bander sincèrement. Et même que le papa, Jean-Marie, il me regarde et me sourit.

— Tu te fais des idées, me dit Pedro Phile. Il regarde tout le monde avec cet air-là. C'est technique. Et tu y crois dur comme fer.

Ça, pour du fer, c'était du fer. Du pur métal en fusion. Et je fusionnais avec la femme de ma vie ! Ce qui ne m'était jamais arrivé. Une goutte de pluie m'acheva après avoir fait le tour d'un de mes boutons de braguette. Que moi, tout classique que je suis, Racine et tout et tout, je me ferme pas avec des zips et des scratches. Je me boutonne !

— Tiens-toi ! me fait Pedro Phile qui craint qu'on reconnaisse en lui un socialiste encore pas assez mûr pour changer de camp.

Mais je m'approche. Elle est là, à portée de mes doigts ! Je la sens comme si je la touchais. Du coup, un type plutôt baraqué me fait signe que j'ai pas raison et qu'il a pas tort non plus. Elle s'éloigne.

— On peut pas toucher, me fait le colosse en souriant avec les dents.

— Je voulais pas toucher ! Je touche jamais !

Mais j'étais si près ! J'aurais touché. Il avait raison le cerbère ! C'était pas le moment de me laisser faire. Pedro Phile m'a pris sous son aile :

— T'es dingue, qu'il me dit dans l'oreille. Si tu fais une connerie, c'est moi qu'ils interrogeront. Je suis juif, moi, pas toi !

Ce qui est vrai. J'aime pas les Juifs. Mais j'aime Pedro Phile. Je sais pas comment j'ai fait pour l'aimer. Un paradoxe intime. Par contre, la Marine, je sais pourquoi je l'aime. Alors, dès le soir même, j'écris à Jean-Marie pour lui demander la permission d'enculer Marine. Pedro Phile

s'inquiète. C'est lui qui colle l'enveloppe avec la langue. Mais c'est pas lui qui la postera. Je le connais. C'est un Juif. Il te colle l'enveloppe, mais il la poste pas. Et ils en font quoi, les Juifs, de toutes ces enveloppes ?

— D'ailleurs, que je dis à Pedro en lui arrachant l'enveloppe une fois qu'il l'a bien collée, même William Burroughs y dit que c'est pas de la drogue. Alors je vois pas pourquoi ce serait de la drogue uniquement pour moi.

— C'est pas de la drogue, dit Pedro en reluquant les pastilles, mais ça laisse des traces.

— C'est en tout cas pas ça qui m'inspire l'amour !

— Si c'est de l'amour, fait Pedro en rinçant mon slip dans l'évier.

Ah il frotte ! Il en veut à ces traces ! Elles témoignent de ma passion nouvelle ! Ma dernière trouvaille sociale ! Et merde ! C'est pas pendant qu'on fait l'amour qu'on fait rien d'autre et qu'on peut même passer pour un faignant notoire ? Même Papa il le disait ! Sinon j'aurais pas été son fils putatif ! Et elle en avait, des tifs, ma mère, sur son oreiller !

— Et donc, dit Pedro qui veut paraître logique et me l'inculquer en même temps, tu vas vraiment poster cette lettre ?

— Toi tu fais que la coller et moi je la poste. C'est ça, l'amour !

— Hé ! Je le savais pas.

On peut pas tout savoir. Mais j'en veux pas aux Juifs. Ils ont déjà payé. Pour des siècles qu'ils ont payé ! Que nous, qu'on est pas Juifs, on doit encore beaucoup...

— Je t'accompagne, dit Pedro.

Et on sort. Il veut voir si je poste vraiment cette « connerie incroyable », qu'il dit. Et hop, dans la pottiotte !

— Et j'ai pas la clé ! ironisai-je.

— Ah putain ! Je te crois ! Je te crois !

Il est heureux, le Pedro, comme si je l'avais chatouillé. Mais c'est vrai que les Juifs sont cérébraux. Pas comme nous.

Chapitre III

Là, je m'interrompe parce qu'on arrive au poulailler. Ah mais j'en ai des choses à raconter sur le Front National, que vous pouvez pas vous imaginer ! Mais là, on arrive et j'vais pas pouvoir. D'autant que l'brigadier Laminouche me donne des coups d'volant pour que je la ferme, des fois qu'la hiérarchie me comprenne pas, ce qui arrive des fois et même encore. La petite bagnole de Sally Sabat est garée entre un panier à salades et un radar camouflé en voiture de voyageur de commerce avec le costard pendu derrière la vitre arrière et une grosse valochette aux boucles dorées qui me font penser à Marine comme je pense à personne, avec effet de turgescence et promesse de Ramadan. Que le Ramadan c'est quand tu peux pas bouffer comme tu veux à cause qu'ils te l'ont pas dit à temps. Mes voisins font la fête pendant que j'essaie de dormir pour pas paraître aussi fainéant que j'en ai l'air. Sally Sabat est penchée à la fenêtre de Kol Panglas, notre chef à tous.

— On monte ? demande Laminouche.

— Moi je monte ! Toi tu descends !

— Y a pas d'mal à demander...

Je monte. Faut que je rapporte ce que je sais même si je sais rien. Faut bien commencer par quelque chose de consistant, sinon Kol Panglas vous envoie sa fumée de cigare dans la tronche et on se sent plus aussi bien qu'avant. Et puis Sally plaisante pas avec la procédure. Et que c'est pas comme ça qu'on fait quand on connaît les usages... Et que si c'était moi

ça se passerait pas comme ça... Et Kol Panglas lui donne raison. Ils couchent. C'est comme ça qu'on avance. Moi je recule. Vous comprendrez mieux quand j'aurais le temps de vous raconter la suite de mon histoire avec Marine. Ah l'enculée ! Elle m'a bien eu !

— À quoi vous êtes encore en train de penser ? m'interrompt Kol Panglas alors que j'ai pas encore mis les pieds dans son bureau.

— A pense à rin ! cite Sally qui lit des bouquins.

— En tout cas, dis-je en me servant, c'est pas en pensant que j'vais résoudre cette affaire.

— Voilà une bonne parole, dit Kol Panglas. Ne pensez pas. Et surtout, n'en pensez rien.

Exactement ce qu'on nous enseignait au Front National.

— Donc, poursuit Kol Panglas en rallumant un cigare têtue, il faut trouver Dracula.

Il rit. Remarquez bien que je ris pas. Sally me fait de la jambe. Elle porte pas de bas. De haut non plus. Elle tâte son sac à main, prête à tirer sur celui qui demandera pas la permission. Son rêve, c'est de buter un prévenu en pleine audience. Pour ça, il faudrait justifier l'emploi d'une arme à feu. Elle a étudié la question, nous a-t-elle enseigné un jour, et elle n'est pas loin d'avoir trouvé la réponse. Ah c'est pas empalé qu'il finirait l'Arabe, mais avec un simple trou de 9 mm dans le front juste au-dessus des deux yeux. Elle donne des leçons de Droit aux flics qui en manquent. J'ai dû passer quelque temps sous sa baguette. Sans savoir si c'était une baguette ou un trou comme les autres à qui elle ressemble.

— Nous avons son identité, dit-elle. Laminouche a trouvé ses papiers sur le témoin.

— Il avait rien dans la voiture, dis-je. Il ne mentait pas.

— Mais on la fait pas à Laminouche qui veut son grade de brigadier-chef et qui l'aura pas, décrète Kol Panglas.

Pauvre Laminouche. Non seulement il est con, mais en plus il le sait pas. Alors il fouille. Il fouille les bagnoles, les appartements, les poches, les slips, et même plus si ça fait de l'ombre à son cerveau qui ne connaît pas que la lumière.

— Le témoin, sans doute faux, s'appelle Henri de La Braguette... commence Kol Panglas.

— ... de La Barguette, corrige Sally.

— Un aristo égaré dans le monde de la nuit, continue Kol Panglas qui n'aime pas qu'on le contredise.

— J'vous ai pas contredit ! fait Sally.

— Vous me contredisez chaque fois que je dis une connerie, alors...

— Bref, fait Sally en me souriant comme si on avait déjà fait ça ensemble, Henri de la...

— Barguette...

— ...n'a pas dit toute la vérité...

— ...y a toujours une part de vérité dans les mensonges des crapules... fait Kol Panglas qui se corrige tout seul quand on menace de le faire à sa place.

— Ouais, dis-je en me servant un deuxième, mais c'est pas facile de faire la part des choses.

On en est à philosopher sur le métier quand Laminouche fait irruption avec un mec au bout du bras. Il tient Henri de La Barguette par le cou.

— Il est tombé dans les pommes, qu'il dit d'un air désolé avant même de s'excuser d'avoir commis une faute professionnelle.

— Vous l'avez frappé ? demande Sally qui aime pas les complications provoquées par les flics débutants qui n'arrêtent pas de débiter tellement ils sont cons et tellement cons qu'à la retraite ils se sont même pas améliorés comme on est en droit de l'attendre d'eux et du système qui les emploie.

Ah il est patapouf ce Laminouche. Il frappe et il s'en rend même pas compte. Comme en ce moment, il bat sa coulpe. Ça fait un bruit de buffet.

— Il peut encore parler ? demande Kol Panglas.

— Pas vraiment... murmure la grosse voix de Laminouche.

— Et vous, Arto, vous l'avez frappé ?

— J'y étais pas ! C'est Laminouche...

— Oh ça va les pétainistes ! gueule Sally. Frappez tant que vous voulez, mais après !

— Mais après quoi, connasse ! Une fois qu'on a plus besoin de les frapper ? Ah elle est logique la justice de mon temps ! Dire que je suis son fournisseur ! Où va l'commerce !

— Bon, bon ! dit Kol Panglas. On va pas se disputer à cause d'une saleté d'aristocrate qu'est même pas foutu d'en avoir l'air.

— Pour ce qui est de l'air, se désole Laminouche, il en a plus tellement il m'a énervé. Non mais ! Rien dans la bagnole ! Et qu'est-ce que je trouve dans son...

— Vous voulez dire « sa » poche... glousse Sally qui aime bien rigoler avec les brutes.

— Dans son slip, corrige Kol Panglas avant d'être pris en défaut.

— Vous avez fouillé dans son slip ?

— Des papiers, c'est où que vous les planqueriez, vous, si vous vouliez pas les montrer à Totoche ?

Seulement voilà, la Sally, elle porte pas le slip. Enfin, pas à cet endroit-là. Elle me jette un regard complice, comme si j'y étais pour quelque chose.

— Bon ! dit Kol Panglas. On s'en fout où qu'il était le papier...

— Il était... et c'est tout, fis-je comme si j'étais encore en classe de philosophie où je me suis mis sur la voie tracée par Papa.

— C'est vrai quoi ! fait Laminouche.

Il exhibe le passeport, un truc dégueulasse qu'a pas fait que traîner au fond d'un slip. Si ça sentait que la merde, on dirait pas non sans hésiter.

— À quoi ça sent ? demande Sally.

— Au cumin, répond Kol Panglas.

— C'est de la merde de quoi, le cumin ? fait Laminouche.

Il doit penser à quelque chose qui tient du cochon et de la mouche, comme dans un film américain doublé dans un pays de l'Est. Sally ose ouvrir le passeport.

— C'est un Arabe, dit-elle.

— Ça, on sait déjà, rumine Laminouche. Mais encore, ajoute-t-il avec un air supérieur qui le fait ressembler l'espace d'une seconde à ce qu'il n'est exactement pas.

— Hassan Iben Sabbah, dit Kol Panglas qui sait déjà tout mais aime bien nous le faire découvrir avant qu'on devienne complètement con.

— Comme dans les romans de Dutch Schulz ! m'étonnai-je.

— Autant dire que c'est pas son vrai nom, dit Kol Panglas en me flattant le dos de la main que j'ai particulièrement sensible aux suggestions obscures.

— Va nous falloir trouver le vrai nom d'un type qui a de faux papiers ! hurle de douleur Laminouche qui n'a aucune expérience dans ce domaine.

— Vous zêtes pas si cons que ça... ricane Sally.

Con, on l'est pas. On peut pas dire ça. Bon, on a pas fait de longues études. Elles étaient même courtes, preuve qu'on apprend vite. Mais me dis pas qu'il en faut, des trucs gris, pour apprendre par cœur des lois qui sont même pas faites pour tout le monde. Enfin... pas tout le monde en même temps. Oh !

— Bref, dit Kol Panglas. On commence mal ce qui avait pourtant bien commencé (dixit Poniatowski). Le mort a de faux papiers. Le témoin est peut-être mort...

— Il l'est, avoue humblement Laminouche.

— Et on a aucune idée de qui est l'assassin.

— Comme dans un vrai polar, dit Sally avec un air sérieux qui me pousse à en écrire un.

Kol Panglas se soulève alors et brandit son cigare dans ma direction.

— On est dans un polar, oui ou non, Arto ?

Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Si je dis oui, tout le monde se fout de ma gueule. Et si j'y dis non, je m'empêche d'écrire. Vous feriez quoi, vous ?

Chapitre IV

Laminouche et moi on sort de chez nous avec le vent en poupe.

— Moi je pète et toi tu souffles ! s'esclaffe-t-il.

Ah il est pas fin le Laminouche ! Surtout quand il pète. Moi, j'ai beau souffler, ça s'éteint pas. Je suis du genre à patienter devant le gâteau en attendant que les bougies me rappellent autre chose que ce que je suis venu chercher.

— On prend le camion ? suggère Laminouche.

Il aime son camion, Laminouche. S'il continue, il en aura bientôt deux. Et tout un tas s'il aime sans compter. C'est le métier qui nous tue. Avant de devenir flic, j'étais vachement intelligent. Laminouche aussi était intelligent, pas vachement, parce que lui c'est plus grave que moi. Mais on se laisse avoir par le travail. On devient mort. Je dirais pas con. Je nuance, mais pas pour échapper à l'amère réalité qui est celle de ceux qui auraient voulu faire autre chose de leur existence. N'allez pas conclure, ô lecteurs qui ne me connaissez pas encore assez pour me juger (attendez la suite), qu'on aime pas notre métier. On aime les problèmes autant que les solutions, surtout si on a de la marge pour tricher un peu. Moi, j'ai pas de camion. On m'a confié le sort d'une bagnole à peine plus grande que celle de Sally Sabat qui me demande de temps en temps comment je fais pour obtenir toujours plus que ce qu'elle demande à personne. Vous connaissez pas la Crevault ? Voilà le modèle pour flic du bas de l'échelle.

Ça démarre à l'électricité, c'est déjà ça. Et on a pas besoin de pousser, sauf dans les côtes.

— Tu as même deux portières, plaisante Laminouche.

Vu qu'on peut pas ouvrir le coffre et que je mets jamais le nez dans le capot où il paraît qu'ils ont mis un moteur pour que j'ai pas l'air trop con, quand même !

— On commence par quoi ? demande Laminouche.

— On va demander à Pedro, proposai-je.

Il est au pieu quand on entre chez lui.

— Tu frappes pas avant d'entrer ? me demande Laminouche qui a un chouya d'éducation en plus que moi vu qu'il est né avant moi.

— Je frappe sur quoi à ton avis !

Pas sur la porte. Il y en a pas. Et si on gratte le montant, les punaises vous font savoir que vous les dérangez. Et puis il y a ce chat curieux comme une taupe qui fouille dans vos chaussettes jusqu'à vous faire mal.

— Il est mignon comme tout ! roucoule Laminouche qui le caresse comme si c'était sa propre queue.

Comme on est entré, on se sent moins intrusif. Pedro est couché sur le ventre dans ce qui lui sert de paille. Une main s'accroche à la table de chevet qui porte les traces douloureuses d'une bouteille vide. Il y a une fille entre ses jambes, tellement petite que je me demande si elle serait pas tellement mineure que ça en deviendrait un crime. Mais comme dit Laminouche qui a lu avant d'étudier sérieusement : On n'aurait pas d'amis si on n'avait que des ennemis. Pedro est un ami à moi et Laminouche respecte au moins ça.

— Où tu vas toi ? demande-t-il à la petite qui s'en va en catimini.

Il la condamne au silence. Si jamais elle pleure, Pedro nous vire comme si on était pas des amis, à coups de bouteille dans le dos.

— Tu parles pas ? demande Laminouche qui a pleinement conscience d'avoir affaire à une gosse de son âge.

— Pedro dit qu'il faut parler seulement quand on a quelque chose à dire... toussote la fillette.

— Et qu'est-ce que tu viens de dire si tu le voulais pas ? remarque Laminouche astucieusement, ce qui est rare.

— Eh bé tu me fais parler et je dis n'importe quoi ! caquète l'enfant.

— Putain ! s'exclame Laminouche en se tournant vers moi comme si j'avais compris ce que la fillette avait dit obscurément, ils te font des gosses, maintenant, que si tu cherches à les comprendre c'est eux qui te trouvent !

Et elle l'a bien trouvé, son laminouche à elle.

— Allez file ! que je lui dis. Tu reviendras plus tard.

— J'ai pris l'argent sur la commode, dit-elle en fuyant comme l'animal qui se sert de sa queue pour tourner le dos au monde hostile, pas un sou de plus !

Laminouche est encore en train d'y penser quand je réussis à tirer un son du corps endormi de l'ami Pedro Phile qui dort comme quelqu'un qui a eu sa sucette avant de se mettre à rêver.

— Eh putain c'est toi ! dit-il en s'asseyant au bord du lit. Vous voulez boire quelque chose ? continue-t-il parce que Laminouche a roté.

Il se frotte le cerveau à travers les os de son crâne. Ça lui fait du bien d'avoir un accès direct à ses facultés. Pas comme Laminouche qui utilise une perceuse sans fil et esquinthe les mèches les unes après les autres. Moi, je suis entre les deux, pas totalement mou, mais pas dur au point d'en avoir l'air.

— Tu connais Hassan Iben Sabbah ? je demande à tout hasard et parce qu'on est venu pour ça.

Pedro suçote le morceau de son cerveau où se trouve la réponse.

— Pas vraiment, dit-il. J'ai entendu parler de lui.

— Vous avez lu Dutch Schulz ? s'écrie Laminouche.

Pedro revient lentement à la dure réalité quotidienne.

— Je lis jamais ! grogne-t-il. Y a que les cons qui lisent ! C'est pas en lisant qu'on rencontre les gens, merde !

Attention, Laminouche ! Pedro y lit jamais, mais c'est tout comme.

— Alors tu connais ce connard ? fait Laminouche

— C'est pas un connard ! Je connais pas de connard ! Qui c'est ce connard ?

— Tu le connais pas, dis-je pour conclure.

C'est le problème avec Pedro. Si on respecte pas ses règles, on est foutu question balance. Laminouche est vraiment un con, ce que je savais déjà, mais pas à ce point !

— Elle est où Clarisse ? fait Pedro comme s'il avait perdu quelque chose et qu'il était sur le point de le retrouver sans ameuter les autorités judiciaires.

— Elle s'est taillée, dit Laminouche. Avec le fric, précise-t-il comme s'il attendait que ce fric finisse par foutre le bordel qu'il est venu chercher sans son camion.

Pedro se lève enfin, signe qu'on est les bienvenus, et il se sert. Il sert personne d'autre, signe que ça va pas durer comme j'aimerais. C'est ce con de Laminouche qui l'énerve à Pedro. Et encore, il est venu sans son camion.

— Il est comment ton camion, grince Pedro.

— Il me ressemble, couine Laminouche qui veut faire de l'humour à ses dépens, des fois que ça émotionne ce vieux Pedro qui n'a jamais aimé personne et qui s'attend à continuer. On est de la même couleur, s'esclaffe Laminouche.

Pedro le toise avec mépris.

— J'aime pas les noirs, grogne-t-il sans la majuscule qui aurait un peu atténué la portée de son propos.

Laminouche, que j'ai oublié de préciser qu'il est natif des Colonies, a l'habitude qu'on le fasse chier dès qu'il tente de changer de couleur. Je lui

fais signe qu'il est en train de casser la baraque que je suis venu construire avec mon ami Pedro Phile qui peut continuer de violer amoureusement les gens plus petits que lui sans que ça inspire la justice dont je suis, moi vivant, le passage obligé.

— Va chercher ton camion, Lami, dis-je sans déconner.

— D'ac, Arto. Je vais jouer tout seul.

— Et touche pas à mes gosses, conseille Pedro.

Une fois seuls, on boit en silence. Si Pedro a quelque chose à me dire au sujet d'Hassan Iben Sabbah, il prendra pas de précautions et m'en parlera comme s'il venait de violer une fillette de trois ans. J'aime pas forcer les amis, surtout ceux qui souffrent de pas être comme les autres. Puis il me regarde comme s'il m'avait jamais vu.

— Arto, qu'il me dit comme si j'allais tomber sous le feu d'un peloton constitué exprès pour moi, tu vas foutre tes pieds merdeux dans une merde encore plus merdique que celle que t'as léguée ton père. Tu sauras pas jouer à ce jeu, mec !

— C'est pas vraiment jouer que je suis venu faire ici, ami Pedro. Cet Hassan Iben Sabbah n'est pas Hassan Iben Sabbah, lequel je connais pas parce que c'est pas mon époque et que c'est pas non plus mes affaires. Tu t'y connais en faux papiers. Tu pourras me renseigner. J'ai besoin que de la signature. Ensuite j'y vais sans toi, promis.

Ah ce que c'est que de parler à un véritable ami de ces choses que c'est sûr qu'on finit par se détester ! Je sors le passeport de l'empalé et je l'ouvre sur la photo.

— J'vais y travailler, fait Pedro. Mais demande d'abord à ton collègue de pas toucher à mes petits camions.

Chapitre V

— Bon alors, il est mort ou il est pas mort ? demande Laminouche en entrant dans le sein des saints qu'est le bureau de Kol Panglas.

Kol secoue son cigare et la cendre chute bruyamment dans le cendrier de sa main.

— Faudrait savoir ! s'exclame Laminouche. On m'accuse de meurtre alors que j'ai pas fait mon travail !

Il veut dire qu'il l'a pas encore fait et que si quelqu'un est mort alors que c'est pas fini, il y est pour rien.

— Pour rien... fait Kol qui a l'air fatigué du fonctionnaire en crise de renouvellement de l'air raréfié à cause d'une puanteur involontaire.

— Si j'avais su que ça se passait comme ça... s'écroule Laminouche.

Il est désespéré. On l'accuse alors qu'il a rien contre les autres, ceux qu'il considère comme les vrais coupables. Je cligne de l'œil en direction de Kol qui n'interprète jamais mal mes codes secrets. On se comprend comme si on s'était fait l'un l'autre, moi pétrissant sa vieille terre qui a l'odeur du poisson de rivière et lui cisillant mon métal pas encore refroidi à force d'être battu par la volonté inébranlable mais bien branlée de mon vieux con de papa. On peut pas s'aimer mieux, sauf dans le cas de relation homosexuelle, mais ça, je lui ai posé la question, c'est pas dans ses cordes. C'est dommage, parce que je préfère tout de même changer de position que de sexe comme l'a fait Sally.

— D'ailleurs, continue Laminouche, s'il est pas mort, j'ai d'espoir.

On peut pas lui donner tort.

— Faut savoir frapper, dit Kol.

Il a un air grave pour le dire. C'est l'heure qui est grave. La Presse est aux portes de notre atelier. Et on a pas les outils pour ressusciter les morts. Ce qui sera grave quand il sera mort, le témoin, Henri de La Barguette. Son papa est là, assis comme un étron sur un fauteuil duraille en plein milieu de là où on est le plus facile à voir, c'est-à-dire derrière la vitre à l'épreuve des balles qui sépare la réception du mitard. Il est côté mitard, mais avec des pincettes. On le traite bien des fois qu'il le prenne mal. Il est venu pour apprendre la mort de son fils et on lui apprend rien. On attend comme lui.

— Si vous aviez pas frappé aussi fort, dit Kol Panglas que personne réussira à sortir de ses noires pensées, on aurait pu conclure au suicide...

— ...ou à la tentative de suicide, corrige Laminouche.

Il a l'air satisfait quand il dit ça. Chez Pedro, il s'est bien tenu. Il a bien compris qu'il fallait pas toucher aux jouets de Pedro. Il a même pas laissé de traces. Rien pour l'accuser en cas de complot. Ça, il sait faire. Mais dès qu'il s'agit d'y aller en finesse, je dis pas en douceur, il en fait trop et ça fait des victimes innocentes même si elles sont coupables. Il a déjà deux morts sur la conscience : un sans faire exprès, il était bleu à l'époque et savait pas qu'une claque peut devenir l'instrument d'une tragédie, et l'autre en le faisant exprès mais en espérant qu'on y verrait que du feu, ce qui avait fortement déplu à Kol qui en a besoin pour allumer ses cigares. Un troisième mort, ça équivalait aux cinq doigts de la main du point de vue de la perfection, mais entre les doigts et les morts, y a une différence qu'un flic doit comprendre avant de devenir complètement aveugle sous le coup de la colère ou de l'incompréhension, deux états voisins quand on est susceptible de recevoir les insignes de la Légion d'Honneur.

— Et vous en êtes où, vous ? me demande Kol.